

Le marcheur de la mémoire*

Irina GEORGESCU

Centrul Național de Evaluare și Examinare, București
The National Centre for Assessment and Examination, Bucharest
e-mail: irina.g3orgescu@gmail.com

The memory walker

This article depicts the quest of identity of a Christian son in his Jewish father's country, beyond all religious and social constraints and beyond all the risks of not finding what is to be found: the intimate resorts of parenthood. Forgetting his roots or assuming the role of the son whose Jewish identity is explained as part of his adoptive Christian father – this is the question Fottorino tries to answer in his autobiographical novel « Le marcheur de Fès » [The Traveler of Fes]. As a traveler from France to Morocco, both through his own conscience and towards an ancient city which hides not only a great history written in blood and sacrifice, but also greatness and patience, the hero is searching for the image of his father, his lost roots and memories.

Keynotes: identity, Moroccan Jews, Arabic World, taboo, autobiography



À l'époque où l'identité s'articule sur la différence et sur les contrastes, les confessions font la preuve de l'authenticité qui vulnérabilise.

Licencié en droit et diplômé en sciences politiques, ancien directeur du journal *Le Monde*, Éric Fottorino est le cofondateur et directeur de publication de l'hebdomadaire *Le 1*. À travers ses écrits (de très autobiographique *Rochelle*, 1991 aux *Questions à mon père*, 2010), il a abordé la problématique de l'identité et de la filiation, son œuvre étant récompensée par de multiples prix.

Le marcheur de Fès (2013) est à la fois un roman identitaire et un roman d'initiation, proposant non seulement le voyage du fils dans le pays du père, mais permettant également le retour du père – par l'intermède des souvenirs – dans le pays qu'il a quitté. La quête identitaire reste le défi principal de ce roman de maturité qui se confond également avec une confession de vie très perçante.

Suffisamment courageuse pour briser les tabous, quittant les coins obscurs de la mémoire, réconciliant le passé, la paternité et les origines marocaines de l'auteur avec son présent apparemment serein, la narration, renvoyant aux contraintes sociales et religieuses des années '60, avance avec la fébrilité de celui qui cherche la vérité de sa vie, de sa généalogie. L'auteur renoue ainsi le contact avec son père biologique, gynécologue, juif marocain, qui n'a pu épouser sa mère française à cause de désaccords religieux. Certes, il s'agit de la vérité bourdonnant toujours de questions et de réflexions qui attestent la profondeur de la problématique romanesque: « Je poursuis comme on poursuit un rêve. Je poursuis sans te poursuivre car dans ce rêve nous roulons

de concert, deux oranges « Toi et Moi » au fond d'un panier de raphia. » (p. 13) La confession reste prioritaire et dévoile le drame du fils qui doit rattraper toute une vie qui lui a été refusée. Bien que le passé ne puisse pas revenir, le narrateur s'efforce à restituer son image par l'intermède du voyage introspectif dans le pays du père. « J'attendais ce moment sans trop y croire. On serait partis ensemble, une semaine ou dix jours, presque assez pour rattraper toute une vie. On n'aurait pas beaucoup dormi. J'aurais tiré le fil de ta vie et tu aurais marché dessus à la manière d'un funambule ». (p. 15-16)

Mais ce désir reste une impossibilité, parce que la vie a mis ses empreintes irrémédiables : « C'est la maladie qui a décidé. Depuis une douzaine d'années, une grappe de tumeurs te ronge les reins. Des boules pareilles à des sangsues. [...] En attendant, chaque année est toujours la dernière. Tu prolonges ta vie en prolongeant la souffrance. Dans tes yeux parfois je devine ta lassitude à jouer ces prolongations. » (p. 16) C'est pour cela que les regrets et la tristesse parfois noblement masqués accompagnent le discours autobiographique. On est sur les pas d'une vie qui naît d'une recherche identitaire, à travers les souvenirs, même à travers un monde qui a continué d'exister malgré les ombres de ses ailleurs, malgré la disparation de ses proches: « Le marcheur de Fès, ce devait être toi. Ce sera moi. Je vais marcher plus vite, moins profond. Tu vas me guider à distance. Je t'enverrai de petits films, des photos. À mon tour de te chuchoter des histoires pour t'en rappeler d'autres. Ce sera sans doute inutile. La Fès qui vit dans ton souvenir n'existe plus. C'est étrange d'aller

seul dans la ville ou tu as fait tes premiers pas, maintenant que ton corps te lâche. [...] Je vais marcher pour toi, par procuration. Traverser le vieux mellah ou Moche-Moise le Fassi est devenu Maurice le Français. Comme tous les tiens. C'est l'itinéraire d'une envie de France. Moins d'un kilomètre sépare le mellah de la ville nouvelle. Une marche vers l'Occident. Le contraire d'une marche forcée ou d'une longue marche. Une marche de rien du tout. Un petit kilomètre pour une vie rêvée puis réinventée entre deux mondes qui s'éloignaient l'un de l'autre, le Maroc et la France, les Juifs et les Musulmans. » (p. 16-17)

Tandis que ce voyage est entamé, un autre drame se consomme entre les limites de la filiation et de l'impossibilité de rétablir les contacts directs entre père et fils : « Lorsque je t'évoque, je ne parviens jamais à dire « mon père ». Je ne dis plus « mon père biologique », une expression trop aseptisée : j'imagine une paillasse et un tube à essai, sans une once d'humain là-dedans. Père naturel ? Je ne connais rien de moins naturel que ces mots. Il m'a tant fallu te chercher, dans mon adolescence, pour te trouver enfin passé la quarantaine. Alors je dis « mon père marocain », ou « mon père juif ». J'ignore ce qui est marocain en moi, et juif davantage encore. Mais en me voyant je te vois. Et en te voyant, je découvre mon portrait à peine usé. Comme si l'âge nous rapprochait au lieu de nous éloigner. Est-ce une facétie de la génétique, une prescience de notre destinée ? Nos gênes ont comme force la ressemblance, avertis par je ne sais quel messager que la vie nous tiendrait à distance l'un de l'autre. Je me souviendrai toujours de toi. Il me suffira d'ouvrir les yeux et de me regarder vieillir. J'ai regretté qu'on ne remonte pas ensemble vers ta source. Dès le premier soir dans une dar de la médina, je m'étais consolé. Tu étais là. Comme dans un conte de fées. Un conte de Fès. » (p. 20-21) Ce jeu de mots (« un conte de fées » – « Un conte de Fès ») recompose l'harmonie du discours mémorialiste. Et la raison pour laquelle le fils décide d'aller dans la recherche de la ville de son père est justement ce besoin de la réflexion, de la pensée de l'adulte qui revient sur les pas du père, pour recomposer le passé, pour entendre son présent. Il nous arrive de rester longtemps sur les descriptions de la ville de Fès ou sur les notes relatives aux ancêtres disparus. Le discours confessionnel recompose l'image d'un monde qui échappe à toute définition, à toute contrainte, en gardant ainsi son mystère : « Maintenant il me faut Fès. Connaître Fès. Je ne serai pas vraiment ton fils si mes yeux ne voient pas ce que tu as vu en premier. Je n'imaginai pas qu'il était si compliqué de regarder le Fès d'aujourd'hui en le superposant au tien. Au premier coup d'œil, la ville est incompréhensible, débordant de tous parts l'écrin rouge des collines, étendue à ne plus finir entre la médina, les palais royaux, les parcs profonds, le mellah défigurée, l'ancienne ville nouvelle et les quartiers modernes aux larges avenues ponctuées de ronds-points incongrus : sur l'un

d'eux a surgi une tour Eiffel. Une sorte de râpe à fromage ou de derrick hors d'âge. En attendant, murmure-t-on avec humeur, un arc de triomphe. Une lubie du maire, un certain Shabbat, qui rêve de sa ville en habits de lumière. Je ne suis pas sur que ce kitsch serait à ton gout. » (p. 23)

Parce que le fils s'insinue dans un monde qui lui reste extérieur, il ne peut pas arroser les fleurs de la pensée légitime de son père, de retrouver la paix et les ressorts intimes de ce monde qu'il n'a jamais connu. Ainsi, le fait qu'il garde les arbres généalogiques envoyés une fois par son père est la preuve qu'il cherche toujours la liaison structurale, naturelle avec son père, mais impossible pendant des dizaines d'années : « J'ai pris avec moi deux arbres généalogiques que tu m'avais envoyés il y a si longtemps, à une époque où te parler était exclu. Je ne les ai pas perdus malgré mes déménagements, malgré mon indifférence, assurés pourtant de les retrouver dans mon fatras de paperasse. Ils faisaient partie de ces choses qu'on croit inutiles mais qu'on ne se résout pas à jeter, au cas où. La main est déjà au-dessus de la poubelle et quelque chose vous retient, incompréhensible. Ce serait si simple de lâcher prise. Ces feuilles blanches portaient le squelette d'une famille inconnue. » (p. 24-25)

La généalogie lui échappe « dans un monde disparu que j'essaie d'imaginer » (p. 33). Le mémorialiste essaye à chaque moment de reconstituer une vie qu'il n'a jamais connu : le côté de son père biologique. Les destins de ses ancêtres s'entrelacent pour lui donner une image assez composite de sa vie, de ses racines ataviques : « Je ne suis pas certain de tout comprendre. Je sais que ton père Mardochee tenait un commerce de bois et de charbon dans la ville moderne, après avoir vécu dans le mellah. Qu'il était le fils de Yahia Maman, un Juif berbère venu du Tafilalet, caravane jusqu'à Fès, l'année de ses neuf ans. Le gamin, analphabète, s'était mis au service du grand rabbin Serfati. [...] Quant à ta grande sœur Ninette, ton aînée de trois ans, je me souviens qu'un jour à l'hôtel Lutétia, après un débat autour des « mondes juifs », une femme a tenu à me parler. Elle a sorti de son sac une photo de collégiens rassemblés autour de leur professeur, en février 1946. Vêtue d'une robe claire qui détone au milieu d'un groupe habillé de noire, c'est elle, Ninette. Un visage ovale, expressif et très pur. Un regard qui scrute, comme le tien, avec un port de tête ample et gracieux. Je remarque ses cheveux noirs, ses longues chaussettes épaisses. Sur l'une on a tracé une croix au stylo, pour la désigner à mon attention. Ce qui m'arrête, c'est la blancheur de sa tenue, pareille à la blancheur de sa tombe. » (p. 28).

Un lieu que le protagoniste cherche longtemps et dans lequel il préfère revenir plusieurs fois c'est le cimetière du mellah. Il trouve là-bas Ninette, la sœur aînée de son père, ses grands-parents et tous ceux qui reconstituent un univers à procure. C'est pour cela qu'il cherche toujours

la vérité de ses émotions contradictoires : « Les morts aiment-ils jouer à cache-cache ? S’amusent-ils à changer de place selon leur fantaisie ou leur humeur, remuant les pierres ou, mieux, passant à travers ? Questions saugrenues qui me viennent en parcourant une allée principale du cimetière ou je croyais ta sœur enterrée. Je mesure qu’il y a d’étrange à penser « je vais voir Ninette ». C’est que, depuis mon arrivée à Fès, il me semble mieux la connaître, et même la comprendre un peu. Elle est comme ces étoiles dont la lumière continue à briller après qu’elles ont disparu. Au fil des pas, s’est noué le fil des mots. Ninette la rebelle, Ninette la meneuse. Ninette et sa curiosité, son insolence, sa dureté parfois. Ninette malade, aux prises avec la typhoïde qui la dévore, puis guérie, redoublant d’appétit pour la vie. Ninette et sa joie étincelante, ses envies d’ailleurs, d’un monde plus grand, avec de la fantaisie, des gens nouveaux, de la musique, de la gaieté. J’ai à l’esprit sa photo de collégienne, ses chaussettes blanches tirées jusqu’aux genoux, la croix tracée au stylo-bille pour la designer. Je garde en tête ton expression, ta référence pour la décrire pendant sa maladie : « maigre comme les déportées à Dachau ». Et puisque les prénoms parlent, je ne peux m’empêcher, sur le visage figé de Ninette, d’insuffler les traits vifs et souriants d’Annie, ta jeune sœur qui si longtemps ignora ce lien avec l’endormie du cimetière de Fès » (p. 170).

Mais finalement la ville de Fès est vraiment la ville de conte des fées, son étymologie remontant à une légende qui reste gravée dans l’autobiographie du *Marcheur* : « La légende de Fès rappelle le fez, ou tarbouche, ce couvre-chef rigide en feutre, souvent de couleur rouge, orné d’un gland noir et venu de l’Empire ottoman. Mais c’est un faux ami. Ce cône tronqué, que les Turcs fabriquèrent autrefois à Fès, n’a pas donné son nom à la ville. Il faut chercher Fès dans *fassi*, la « pioche ». Et entendre la fiction : on retrouva en creusant sous les fondations de la ville une pioche en or jadis lancée par Moulay Idriss. Là où tomberait l’outil, là il construirait la ville. *Fass*, la « pioche », donne *fassi*, et non *fessi*. La langue au service du merveilleux. » (p. 42)

Le volume est parsemé par des moments très doux, qui reflètent la tendresse de l’éloignement et aussi la sagesse de celui qui essaye de récupérer son passé, avec patience et même amour ; ainsi, on trouve beaucoup de fragments qui invitent à la réflexion. On note ainsi le vieil adage paysan auquel Fottorino fait appel et qui vise d’une part la liaison de famille et d’autre part, l’importance du dialogue réel, du rapprochement entre père et fils : « Quand ton fils grandi, fais-en ton frère » (p. 101). La nostalgie du fils est en même temps le moteur de son voyage à la fois troublant et nécessaire vers soi-même : « Je ne suis pas nostalgique de mes souvenirs. Je suis nostalgique des tiens. Drôle d’affection dont je ne connais pas le remède » (p. 101) ; « je me livre à une reconstitution de ta jeunesse, à une restitution aussi. J’en saurai bientôt davantage que ta femme et tes enfants.

Je me glisse dans les interstices de ta mémoire, j’y débusque dans souvenirs que tu croyais disparus et qui te reviennent soudain. » (p. 155). Il essaye également un fort sentiment d’imposture, en vulgarisant la relation avec ses ancêtres ; il ne trouve pas sa place parmi ceux qui, sûrement, définissent ses racines et ses traits humains : « Qui suis-je, moi qui ne sais pas dire trois mots d’hébreu, et encore moins les lire ; qui ne sais pas commencer une prière et encore moins la comprendre ? À cinquante-deux ans passés, je me sens comme un gosse pris en flagrant délit de mensonge. Il faut finir la comédie. Ces gens exposés ne me sont rien. Ils ne ressemblent à aucun des êtres qui j’ai connus et aimés dans ma vie. » (p. 178)

Vers la fin, la confession devient très franche, et la sincérité assumée du discours décourage et trouble à la fois l’harmonie de la quête identitaire. Au pays du père, rien ne fait semblance. Mais l’effet est justement de détourner les distances, de vaincre le temps et de guérir les cicatrices de l’éloignement de son enfance et sa jeunesse : « je me souviens qu’au début, dans mon adolescence, je n’éprouvais aucun sentiment pour toi. Juste un peu de curiosité vite satisfaite. Nous aurions pu rester là. Il a fallu l’épreuve – ou la preuve – du temps pour que les sentiments se fraient un chemin à travers la pierre de ma conscience, plus dure semble-t-il que celle des tombes du cimetière juif. Parfois, surprenant mon reflet dans une vitre, je découvre un presque vieux Sépharade. J’aurai grandi chrétien, baptisé, confirmé, communié, béni du seul dieu possible pour ma famille, et me voila basculant de l’autre cote, insensiblement, sans un bruit, sauf celui de mes pas dans ce sanctuaire du mellah déserté par ses premiers habitants. Je ne deviens pas juif. Je deviens pareil à toi qui, ta vie entière, as tenu la religion en respect au bout d’un sourire sceptique.

Ici se fortifie mon sentiment d’imposture. J’ai exploré le chemin que tu as quitté. Tu t’es affranchi de ta judéité quand je la cherche pour te retrouver. J’ai rallumé la flamme des souvenirs mais son feu est d’artifice. J’ai choisi Fès comme lieu de rencontre et je piétine dans des rues mortes. Je le savais pourtant, tu me l’as dit et écrit. Quelle chance avais-je, en marchant dans ta ville natale, de tomber sur toi ? Aucune. » (p. 178-179)

Une des conclusions de ce discours confessionnel est l’énigme identitaire qui donne substance au roman autobiographique de Fottorino, tandis que l’impression de « naviguer » parmi les sens encore inconnus (« je me sens comme une âme très ancienne qui navigue entre deux mondes », p. 182) augmente le mystère de ce voyage au pays du père. La fin reste ouverte, mise sous le signe de la réconciliation identitaire entre la France et le Maroc.

* Éric Fottorino, *Le marcheur de Fès*, Éditions Gallimard / Calmann-Lévy, 2013, 186 pages.